

teuse, si elle n'en avait pas. Accessible à la raison humaine, pleine de lumière dans les preuves qu'elle donne de ses droits à la confiance absolue des âmes, elle reste souvent obscure dans ses dogmes, ces secrets de Dieu dévoilés seulement à demi. Elle est ainsi clarté et mystère. Destinée à l'homme, elle satisfait ces deux parties de l'âme humaine, dont l'une aspire à voir et dont l'autre demande à croire.

Mais la première est envahissante ; il peut arriver qu'à de certains moments elle proteste, qu'elle se déclare lésée, qu'elle sorte de ses limites et se révolte de n'avoir pas une vue nette de tout ce que la seconde admet et adore. C'est une folie, nous l'avons dit, une folie que l'expérience de tous les jours condamne. Mais c'est une folie aussi de manquer à son devoir, de chercher le bonheur dans le mal qui ne le donne pas. Et cependant l'idée peut en venir même aux hommes de bien. Bref, l'esprit se laisse séduire comme le cœur, la foi est sujette à la tentation comme la vertu ; par là elle est une vertu elle-même : elle a ses mérites parce qu'elle a ses périls.

§ II. — PÉRILS PARTICULIERS

Mais de même que la chasteté ou la justice, elle court plus de dangers dans certaines âmes, plus exposées que d'autres à la perdre ; et l'âme de Chateaubriand était de celles-là.

Sainte-Beuve voyait en lui un épicurien, qui avait l'imagination catholique¹. Le mot n'est pas juste.

1. Chateaubriand et son groupe, t. I, p. 89.

Il convient de dire plutôt que ce fut un chrétien sincère malgré une imagination épicurienne et un esprit naturellement sceptique, c'est-à-dire malgré tout ce qu'il faut, et plus qu'il ne faut ordinairement, pour ne pas être chrétien.

Il manquait, en effet, de confiance ; j'entends cette confiance de l'intelligence, qui incline à donner sans peine son assentiment. « Mon défaut capital », disait-il lui-même, « c'est l'ennui, le dégoût de tout, le *doute perpétuel*. » Il exceptait la Religion, nous l'avons dit, et la Religion seule. Aucun homme, ni aucune institution, ni quoi que ce fût ici-bas, rien enfin ne lui en imposait tellement qu'il n'en vît, comme malgré lui, le côté mesquin et vulnérable. Tout lui rappelait la statue aux pieds d'argile, et l'argile le frappait plus que l'airain et plus que l'or.

Disposition dangereuse assurément dans une âme chrétienne. Elle peut empêcher de considérer le Christianisme comme il doit être considéré, dans la perspective générale de ses dogmes et de son histoire, dans le cortège des prophètes qui l'annoncèrent en qualité de ses hérauts, l'idéale et divine figure de Jésus-Christ qui le prêcha, dans sa morale incomparable, les miracles sans nombre qu'il a faits, l'influence merveilleuse qu'il a eue, la perpétuité prodigieuse de sa vie à travers tant de siècles et d'obstacles, toutes choses qui permettent de dire à Dieu le mot célèbre qu'on a vu : la vérité religieuse est là, ou elle n'est nulle part ; « si nous sommes dupes, c'est vous-même, Seigneur, qui nous avez trompés ». Tel est le véritable point de vue, la manière large, généreuse, j'allais dire droite et loyale.

Malheureusement il y en a une autre. Sous l'influence d'un esprit défiant, difficile et vétilleux, on peut écarter son regard de l'ensemble et se contenter de passer au crible tous les détails, de chicaner sur des dates, d'épiloguer sur des différences de textes, des variantes, des fautes de copiste, ou même sur les difficultés métaphysiques que tel dogme soulève. C'est dédaigner l'or et chercher l'argile.

Aux premiers bruits de l'apostasie de M. de Lamennais, un de ses disciples les plus chers, M^{sr} de Salinis, accourut précipitamment pour essayer de le retenir dans cette Religion qu'il avait défendue et glorifiée. Quel était donc l'obstacle qui faisait chanceler cet esprit si puissant? L'ami fidèle se le demandait avec angoisse pendant le voyage.

Il arrive... il trouve son maître arrêté sur un passage de l'Apocalypse, un passage obscur, énigmatique, dont le sens véritable se dérobe sous le voile épais de hardies métaphores. Voilà où trébuchait la foi de M. de Lamennais! M^{sr} de Salinis n'en revenait pas. Il ne put rien du reste; ses efforts furent inutiles. Quand il partit, M. de Lamennais était encore en face de son texte, troublé, ahuri, buté. C'était fini : sa foi se brisait contre une toile d'araignée.

Il y a naturellement beaucoup de ces toiles légères, difficultés inoffensives pour le grand nombre, mais qui deviennent terribles pour des esprits ombrageux, dont la défiance est perpétuellement en éveil.

Il faut dire aussi, et il se le disait lui-même, on se le rappelle, que Chateaubriand se lassait vite, ou se lassait du moins par moments de ce qu'il aimait le plus. C'était une âme mécontente et mobile, que rien ne pouvait satisfaire pleinement. En 1822, il reçut l'ambassade de Londres; le voilà enfin au terme de ses désirs!... Trois mois après, il écrivait à M^{me} Récamier qu'il saisirait avec empressement la première occasion pour renoncer à son poste: le dégoût l'avait déjà pris¹.

Certes on ne peut l'accuser de n'avoir pas eu un penchant sincère pour les Lettres. Il disait cependant à M. de Marcellus, dans une heure de mauvaise humeur contre elles : « Les lettres, à quoi bon? Je me suis aperçu qu'elles servent mal dans la disgrâce et qu'elles ne peuvent rien contre les vieux ans². »

Il en aurait dit un jour autant contre la Religion, que cette seconde boutade n'aurait pas plus montré qu'il n'était pas vraiment religieux que la première ne prouve qu'il n'était pas vraiment littérateur.

Enfin il aimait à attaquer plus qu'il n'aimait à défendre. Sur quarante-quatre ans de vie publique, il en a passé au moins quarante dans l'opposition. Il a fait de l'opposition au roi qu'il avait aidé à remonter sur le trône, à son parti, aux ministères, qui se composaient de ses amis de la veille, et à ceux mêmes parfois dont il était membre lui-même.

1. *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, t. I, p. 426.

2. Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 473.

Il suffisait qu'on ne fût pas d'accord avec lui sur une nuance pour qu'il éclatât et qu'il fit la guerre. C'était le contraire d'un esprit docile et respectueux, tel que la Foi l'exige quand elle parle.

L'orgueil fut son grand défaut, quoiqu'il soit juste de ne pas l'en rendre seul responsable : son temps devint son complice. Peu d'écrivains ont eu plus de succès retentissants; aucun n'a vu ses faveurs plus recherchées et son nom salué de plus d'hommages. Ce fut une idole : on l'enivra d'encens.

Or les idoles sont à plaindre. Il est écrit que, si Dieu donne sa grâce aux humbles, il résiste aux superbes. Et d'avoir la foi, de la garder comme de l'acquérir, ce n'est pas seulement une œuvre de l'âme, c'est aussi une œuvre de Dieu, une grâce, et l'une des plus précieuses qu'on puisse recevoir du ciel.

Malheur donc à ceux qui se complaisent démesurément en eux-mêmes, comme s'ils étaient le principe suprême et la source unique de ce que le monde admire dans leurs personnes ou dans leurs œuvres ! Dieu leur donne parfois de grandes leçons. « Que fait-il ? » dit M. de Lamennais en une page dont sa propre histoire est devenue un trop éloquent commentaire, « que fait-il ? Il se retire. Il délaisse cet insensé qui comptait sur ses forces, il l'abandonne à son orgueil. Alors arrivent ces chutes terribles, qui étonnent et consternent, ces chutes inattendues, effrayants exemples des jugements divins¹. »

1. *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduite par M. de Lamennais, liv. III, chap. XIV. *Réflexion* du traducteur.

*
* *

Du côté de l'esprit, Chateaubriand paraissait donc sujet à subir beaucoup de tentations comme croyant. Mais il était presque aussi vulnérable, à cet égard, du côté du cœur. Il ne faut pas oublier, en effet, que les vertus et les vices, les œuvres bonnes et les œuvres mauvaises, ont un profond retentissement sur les croyances religieuses. Il y a relation et échange entre l'esprit et le cœur. Agir d'une manière digne de la Foi, c'est marcher vers la Foi; c'est s'en éloigner au contraire que de faire ce qu'elle réprouve. Je parle d'une longue suite de fautes, pour laquelle le coupable n'a plus l'excuse de la faiblesse. Quand chez un homme des passions puissantes et trop écoutées repoussent la vérité qui les gêne ou les épouvante, il faut le plaindre, si son esprit la cherche; assurément il ne la trouvera point. L'a-t-il déjà? Il court grand risque de la perdre. L'âme humaine est une : elle se divise difficilement, dans ses haines et dans ses amours, et, en cas de conflit entre ses facultés, c'est à la volonté que la victoire reste presque toujours; c'est elle qui est reine.

Et puis souvenons-nous que la foi est un don de Dieu, celui dont Jésus-Christ disait à la Samaritaine : « Ah ! si tu le connaissais ! » Dieu le distribue comme il l'entend, il est le Maître. Mais on s'explique bien la conduite de sa Providence, quand elle le retire aux pécheurs invétérés ou qu'elle l'accorde aux hommes de bien, aux belles âmes, même

si elles paraissent ne pas le chercher en lui-même, comme on place une perle de prix dans un écrin de velours ou de soie.

On sait que le célèbre Donoso Cortès, ambassadeur d'Espagne en France, passa d'une véritable indifférence religieuse à un zèle ardent, qui fit de lui un apôtre. Quelqu'un lui demandait un jour comment il était sorti des hésitations et des doutes, qui avaient d'abord obscurci sa puissante intelligence, pour s'élever au plein éclat de la lumière. « Je vous avoue que je l'ignore, répondit-il. Je sais seulement que jamais je n'ai vu un pauvre, même alors, sans penser qu'il était mon égal et mon frère. »

La charité l'avait conduit à la foi. N'est-ce pas elle aussi qui y rattacha définitivement un jeune homme, devenu plus tard célèbre, que le doute tourmenta un moment? Il réfuta son esprit par son cœur : il se mit à faire autour de lui des actes de dévouement admirables. C'en fut assez, la foi reparut, comme le soleil après un orage, et inonda désormais de sa paisible et douce lumière l'âme héroïque de Vincent de Paul.

Voilà la récompense! Mais il y a aussi le châtiement, et les exemples ne manquent pas.

Platon disait : « Que faut-il pour voir Dieu? Etre pur et mourir. »

La parole est belle ; mais l'Évangile a mieux dit encore. On peut voir Dieu sans mourir, on peut le voir dès ici-bas, à travers le voile à demi transparent, sous lequel il se montre et se dérobe tout ensemble. Pour parler sans figure, on peut connaître ce qu'il a dit et savoir ce qu'il demande, et

quel chemin enfin doit mener jusqu'à Lui ; mais nul n'y parvient aussi sûrement ni aussi bien que les âmes sans tache ; c'est d'elles que la parole éternelle a dit : « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ! »

Loin de nous certes l'idée de laisser entendre que l'auteur du *Génie du christianisme* ne se recommandait, dans la conduite ni dans le cœur, par aucun mérite qui offrit des prises à la grâce. En dépit de ses défauts, il était supérieur moralement à beaucoup de ceux qui parlent le plus de ses faiblesses. Mais enfin il eut des faiblesses, et des faiblesses qui ne furent pas seulement des oublis d'un jour. C'était un grave péril pour ses convictions chrétiennes. Si elles en avaient été ébranlées à certains moments de sa vie, il n'y aurait pas lieu d'en être surpris. Du moins ses passions devaient-elles rendre plus facile l'œuvre de la tentation, que favorisait déjà bien assez le tour d'angereux de son esprit.

* * *

Ajoutons que les circonstances elles-mêmes accrurent pour lui le danger. Sous Charles X, il se trouva engagé par les événements contre les ministres de la Religion et les politiques qui s'en disaient les défenseurs¹. Il avait fait de la liberté son idole. Quiconque menaçait d'y porter la moindre

1. Il se croyait du reste victime, nous l'avons vu, de l'ingratitude du clergé ; il écrivait, en 1825, à M. de Montlosier : « Le clergé ne m'aime point, ne m'a jamais défendu ni rendu aucun service. » *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 335.

atteinte devenait aussitôt son ennemi. Or, à tort ou à raison, c'est le clergé et ses plus chauds partisans que la voix publique accusait d'inspirer les mesures, où l'on voyait les excès d'une autorité oppressive. Ce dut être une rude épreuve pour celui qui se proclamait le plus intrépide soldat de la liberté. Ses attaques comme ses antipathies et ses rancunes pouvaient glisser facilement des hommes aux doctrines.

D'autant qu'il menait la polémique avec une vivacité, qui ne lui permettait pas toujours de mesurer ses coups. N'appelait-il pas ses adversaires « des trafiquants de religion¹ ? » Ailleurs, ce sont des « hommes d'autrefois qui, toujours les yeux attachés sur le passé, le dos tourné à l'avenir, marchent à reculons vers cet avenir² » ou, plus vigoureusement encore, des « oppresseurs de la pensée... fanatiques qui courraient à la honte comme au martyre... hommes vils qui mettraient du zèle à gagner en conscience le mépris public³ ».

C'est surtout la question de la liberté de la presse qui faisait jaillir ce flot écumant. L'illustre polémiste regardait cette liberté comme son œuvre personnelle, la première en importance de ses œuvres politiques. Le parti contraire dénonçait, dans les journaux⁴, « cette insupportable tyrannie qui pesait sur le pays » et célébrait « l'émancipation de la liberté dans la censure de la licence ».

1. *Mélanges politiques, Œuvres*, t. VII, p. 6.

2. *Ibid.*, p. 437.

3. *Ibid.*, p. 410.

4. *Ibid.*, p. 370-371.

Chateaubriand ne voulait rien entendre : il craignait que la suppression des abus n'amènât celle de l'usage. A ceux qui lui objectaient les attaques personnelles, qu'il était pourtant nécessaire de prévenir, il répondait avec une candeur superbe : « On ne diffame que ce qui peut être diffamé. Un honnête homme se défend par son propre nom et accepte la responsabilité de sa vie. Si le vice impudent émousse l'action de la presse, il serait étrange que la vertu patiente n'eût pas le même pouvoir¹. » Ne fallait-il pas aussi défendre, lui disait-on, le clergé et la Religion contre des injures, aussi faciles pour ceux qui en sont les auteurs que redoutables pour ceux qui en sont les victimes ? Il répondait : Que signifient, après tout, ces méprisables violences ? On fait un bien plus grand tort aux ecclésiastiques en donnant prétexte au peuple de se persuader faussement qu'ils sont « la première cause de la perte de notre première liberté ». C'est « accumuler des haines sur leurs têtes² ».

Ces haines, il ne les entendait pas seulement gronder autour de lui, il en sentait quelque chose dans son cœur. Roi de l'opinion, c'est lui qui la menait alors à la bataille. Personne ne luttait avec plus d'ardeur, ni ne supportait la contradiction avec plus d'impatience ; et, de tous ceux qui se battaient pour la même cause, nul, ne l'aimant avec plus de passion, ne se trouvait plus exposé à man-

1. *Mélanges politiques, Œuvres*, t. VII, p. 413. Il ne pensait plus tout à fait de même, vers la fin de sa vie : la réalité n'avait pas répondu à ses rêves.

2. *Ibid.*, p. 498.

quer de justice envers ceux qui passaient pour en être les ennemis.

C'est miracle qu'il n'ait pas fait porter à la Religion, comme il arrive ordinairement, la responsabilité des actes répréhensibles qu'il attribuait à ses ministres. Dans le feu de la polémique, pour qu'il ait pu s'abstenir de décocher des traits à l'Eglise à travers ceux qui la représentaient, il faut que sa foi l'ait retenu et qu'elle ait été bien puissante.

§ III. — LUTTES ET VICTOIRES

A peine lui échappa-t-il, dans tout le cours de la lutte, un mot de mécontentement, qui aurait pu recevoir une interprétation malheureuse. C'était en 1828, dans la préface d'une édition nouvelle du *Génie du Christianisme*. Il se plaignait de l'ingratitude des hommes, dont il avait servi la cause : « Même on a senti une sorte d'éloignement pour celui qui avait rouvert la porte des temples en prêchant la modération évangélique, pour celui qui avait voulu faire aimer le Christianisme par la beauté de son culte, par le génie de ses orateurs, par la science de ses docteurs, par les vertus de ses apôtres et de ses disciples. Il aurait fallu aller plus loin. Dans ma conscience, je ne le pouvais pas. »

Assurément il voulait dire que, au gré de ses adversaires d'alors, il aurait fallu prêcher un Christianisme comme celui qu'ils prêchaient eux-mêmes : étroit et intolérant. Voilà ce que ne lui permettait pas sa conscience ! Mais on pouvait entendre aussi qu'elle lui défendait de soutenir le

côté divin des dogmes de l'Eglise, comme il faisait voir les splendeurs de ses cérémonies et les bienfaits de son influence. S'il s'est aperçu de l'amphibologie, — ce que personne ne peut savoir, — peut-être l'aura-t-il laissée à dessein, soit pour servir son ressentiment, soit dans une heure de tentation, où un nuage aura voilé à ses yeux, en passant, la lumière de la vérité, comme il arrive pour celle du soleil.

Toujours est-il que, dans l'hypothèse, bien peu fondée, où elle aurait existé alors, la tentation eût été courte. Cette même année, en effet, il faisait, en tête des *Mélanges politiques*, une profession de foi éclatante, qui ne pouvait laisser aucun doute sur ses sentiments. Il se plaignait, en outre, et avec raison, des procédés indéliçables d'adversaires qui, détachant une phrase de celles qui venaient avant et après elle, arrivaient à lui faire dire ce que « pour tout esprit droit et tout cœur sincère », elle ne disait aucunement, si on la replaçait dans l'ensemble. Il demandait à n'être pas jugé sur un mot ; en quoi il sera approuvé de toutes les âmes loyales.

Une époque où sa religion paraît avoir subi certainement une épreuve, — sans y succomber, — c'est le temps de son premier séjour à Rome, en 1803. On se rappelle qu'il avait été envoyé comme secrétaire d'ambassade sous le cardinal Fesch. Ses souvenirs d'incrédulité étaient tout récents encore ; ce n'était guère qu'un néophyte. Sa foi n'avait pas eu le temps de pousser de profondes racines ; il ne fallait pas un souffle bien fort pour l'agiter.